



HAL
open science

Y a-t-il du nouveau ?

Gabrielle Le Tallec Lloret

► **To cite this version:**

Gabrielle Le Tallec Lloret. Y a-t-il du nouveau ?. Gilles Luquet. Morphologie et syntaxe de l'espagnol, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, 978-2-87854-469-5. hal-01618353

HAL Id: hal-01618353

<https://hal.science/hal-01618353>

Submitted on 17 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gabrielle Le Tallec-Lloret,
Université de Rennes 2, ERIMIT

Y a-t-il du nouveau ?

« C'est une sphère
infinie dont le centre est
partout, la circonférence
nulle part. » (Pascal,
Pensées)

1. L'étude de Maurice Molho : le problème de la subduction ésotérique

Cette étude prend comme point de départ une relecture de l'essai de Maurice Molho, « Sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol » (1969), qui vise à expliquer la « sémiologie apparemment irrégulière et aberrante des formes d'indicatif présent » – *hay, soy, estoy, doy, voy* – par la « transmutation », la « réinterprétation » de *y* :

Il arrive souvent qu'on se trouve en présence d'ingénieux « bricolages » dont le principe repose sur la réinterprétation d'un signe physique, porté désormais¹, au terme d'une radicale transmutation, à signifier autre chose que ce qui lui était naguère demander de signifier. [...] les transmutations de cette espèce ont pour effet de donner naissance à un signifiant innové [...] (Molho, 1969 : 58)

M. Molho commence par définir *y* comme « pronom anaphorique, dont la fonction, en vertu du mouvement réversif qu'il implique, est de rappeler un lieu singulier préalablement évoqué dans le discours, ou plus généralement, préexistant dans l'arrière-plan de la pensée. » (Molho, 1969 : 63-64)

Ce lieu est spatial,

(1) Daqui quito **Castiella**, pues que el rey he en ira, non sé si entraré **I** en todos los mios dias (*Cid*, 220-221),

ou mental,

¹ Nous soulignons dans les citations les mots et séquences caractéristiques de la démarche de M. Molho.

(2) Et tengo que lo fallaredes mas conplidamente **en el dicho Libro de los Estados** que yo fiz; mas aunque **Y** non lo falledes, tengo que lo que es puesto en este capitulo cunple asaz. (*Libro Infindo*, 54)

Le lieu mental peut être une circonstance évoquée par toute une proposition :

(3) **El concejo que la quebrantare** [la tregua] peche mill mrs. et si acaeçieren **Y** muertes de omnes [...]. (*Fuero de Sepúlveda*, 80)

Le lieu peut rester dans l'implicite :

(4) ¿Quién mora aquí? / Respondiole la madre
¿Quién es que llama **Y**? (*Buen Amor*, S 824ab)

Dans cette première étape de l'argumentation, M. Molho ne le dit à aucun moment explicitement, mais nous le savons, ces emplois où, selon lui, y renvoie à un lieu singulier explicite ou implicite², couvrent tout le Moyen-Âge, dès les débuts de la langue espagnole, et au-delà de la fin du XV^e, puisqu'on peut lire encore dans la *Celestina* :

(5) Entrando Calisto [en] una huerta empos de un falcón suyo, falló y a Melibea.³

C'est bien toute cette période d'effet, c'est-à-dire tout le Moyen-Âge, qu'il embrasse en abordant la 2^e étape de son argumentation, consacrée à la construction *aver y* :

Les valeurs dont il vient d'être fait état se retrouvent à date ancienne dans la construction AVER Y où la fonction du pronom Y est d'assigner par anaphore à l'idée d'existence signifiée par AVER un lieu *singulier*, mental ou, plus souvent, spatial (et parfois implicite) où elle se restreint et circonscrit. (Molho, 1969 : 65)

– Référence à un lieu spatial explicitement évoqué :

² ... et d'autres emplois que M. Molho ne retient pas : *por y, des y*.

³ Fernando De Rojas, *Comedia o tragicomedia de Calisto y Melibea*, Madrid, Castalia, Peter Russell (éd.), 1991, p. 209.

(6) [...] veredes muchos reys **en Castiella**, mas nunca **Y** rey AVRA que tanto vos ame et tanto vos recele et tanto vos tema commo yo. (*Libro de las Armas*, 89)

– Référence à un lieu spatial implicite :

(7) De Castiella la gentil exidos somo aca
si con moros non lidiaremos, no nos darán del pan
Bien somos nos seys çientos, algunos **AY** de mas. (*Cid*, 674)

Le lieu de référence, nous dit Molho, « est celui même qu’occupent le locuteur et ceux qui l’entourent. » (Molho, 1969 : 66)

– Référence à un lieu mental :

(8) A essos e a los otros que de buena parte son,
a todos los rogava assi commo han sabor:
tales **I A** (*parmi ceux qui sont de bon lignage*) que prenden,
tales **I A** que non. (*Cid*, 3501)

On pourrait aisément multiplier les exemples de ces constructions, qui, conjuguées au passé ou au futur, se maintiennent dans l’usage [...] jusqu’au début du XV^e siècle. (Molho, 1969 : 67)

L’enclise existe déjà : au présent de l’indicatif, *Y a* ou *a Y*, ou, par agglutination enclitique, *ay*, « forme largement dominante en vieil espagnol », selon M. Molho, observable dès les premiers textes, et, de fait, sans doute « voué à une évolution particulière ».

Parallèlement à ces emplois de *y*, Molho observe, dans les chroniques d’Alphonse X, des emplois de la construction *AVER Y*, où *y* « apparaît maintenant capable d’apporter l’impression d’un lieu non singulier, sans antécédent discursif et maintenu dans l’indéfini » :

(9) [...] por ende los que las otras cosas aoravan... yvan contra la crençia verdadera de Dios e contra la ley cierta, assi commo unos que **OVO Y** primeramiente que començaron aorar los elementos [...] (*Setenario*, 49); onde este orar de los quatro elementos duro mucho tienpos.

C'est donc au cours du XIII^e siècle (et, plus précisément, après 1250) qu'on voit se définir sous AY, tandis que perdurent les constructions anciennes dont il a été question ci-dessus, une concevabilité nouvelle des rapports qui s'établissent, dans la conjugaison du verbe AVER unipersonnel, entre la forme verbale et le pronom, objet maintenant d'un approfondissement qui en altère sensiblement la signification originelle.

[...] il ne signifie plus par rappel anaphorique un lieu singulier, mais dans l'en-dessous de cette représentation, celle d'un avant de ce lieu, qui n'est autre que l'espace, lieu général contenant de tous les lieux particuliers pensables auxquels il préexiste inévitablement. (Molho, 1969 : 72)

Si l'on n'y prend garde, M. Molho présente cet emploi de y comme s'il s'agissait d'une nouveauté, d'une rupture, dans le cadre d'une évolution diachronique. Dans les citations, on retiendra notamment l'emploi de « maintenant » et « désormais », censés marquer la rupture entre un état ancien originel et un état nouveau ⁴.

Ainsi donc, il semble qu'au XIII^e siècle, le vieux castillan ait innové, sous signe physique inchangé, à côté de l'ancien AVER Y, une locution verbale dont la composition formelle (et, conséquemment, les valeurs d'emploi) n'est plus celle du syntagme anaphorique, le pronom emportant désormais un contenu de représentation inédit. (Molho, 1969 : 70)

Tout se passe comme si, pour Molho, il y avait deux étapes (marquées par le trait épais dans le tableau ci-dessous), comme si l'on passait d'un sens premier historiquement – le renvoi à un lieu singulier – pour glisser vers un sens abstrait, dématérialisé, le renvoi à l'espace le plus général qui soit. Comme s'il y avait deux y : un y autonome, tonique, doté d'un sens plein, anaphorique d'un lieu singulier ; puis, dans un second temps, un autre y, dématérialisé, lequel, d'abord sous *ay*, puis dans *soy*, *estoy*, *voy*, *doy*, est capable de renvoyer à l'espace le plus général. Comme s'il y avait également deux *ay* : tout d'abord un *ay* produit d'une enclise dans le discours, où y renvoie à un lieu singulier ; puis un nouveau *ay*, « vocable indivis », « mot de langue », où y est devenu morphème suffixal.

⁴ Dans sa thèse, Amélie Piel (2004 : 226) rend compte de l'étude de M. Molho en reproduisant cette impression de nouveauté : « Mais dans la seconde moitié du XIII^e siècle, y subit des modifications [...] ».

En réalité, et on le voit dans le tableau, où j'ai confronté, à gauche, les emplois répertoriés par Molho, et, à droite, la période d'effet, il y a coexistence de ces deux emplois de *y* – renvoi à un lieu singulier ~ renvoi à lieu non singulier – *tout au long du Moyen-Âge*. Molho opère une coupe en synchronie, en présentant cela comme une évolution diachronique⁵.

Capacité référentielle	Période d'effet
<i>y</i> « pronom anaphorique... <u>lieu singulier</u> »	« à date ancienne » = tout le Moyen-Âge
<i>y aver</i> « assigner par anaphore... <i>aver y</i> un <u>lieu singulier</u> » <i>ay</i>	« Débuts de l'espagnol jusqu'au début du XV ^e s. » (p. 67) <i>ay</i> « forme largement dominante en vieil espagnol »
<i>y aver</i> « <i>y</i> apparaît capable d'apporter <i>aver y</i> l'impression d'un <u>lieu non</u> <i>ay</i> <u>singulier</u> , sans antécédent discursif et maintenu dans l'indéfini. »	« au cours du XIII ^e siècle (et, plus précisément, après 1250) »
<i>hay, soy, estoy, doy, voy</i> « morphème suffixal »	« Généralisation à partir du XV ^e s. »

⁵...et il le signale au passage en introduisant un nouvel emploi : « tandis que perdurent... »

<p>Jack Schmidely (1988)</p> <p><i>doy</i></p> <p><i>soy, estoy</i></p> <p><i>soy</i></p> <p>« en ninguno de los 7 casos observados y tiene valor locativo patente »</p>	<p>1208, <i>DLE</i> de Menéndez Pidal</p> <p>Fin XIII^e s. manuscrit E <i>PCG</i></p> <p>Manuscrit XIII^e s. <i>General Estoria</i></p>
--	---

Le classement opéré par Molho s'applique à des emplois de *y* en contexte, en situation, c'est-à-dire en combinaison avec d'autres éléments linguistiques et extra-linguistiques. Le problème de cette description, aussi complète soit-elle, c'est qu'elle est basée sur la référentialité. Le relevé des faits observés, la multiplicité discursive des références ne débouche pas, comme cela devrait, sur la question : qu'est *y* pour autoriser tous ces emplois ? Quel signifié extrêmement général autorise toutes ces combinaisons ? Le classement aboutit à l'inscription, dans le signifié du mot, en synchronie, de valeurs qui ne sont que contextuelles, et le glissement se laisse voir aisément. Molho inscrit dans le signifié de *y*, dans une même synchronie, ce qu'il présente comme une nouvelle étape, une rupture, à partir de 1250 :

– « [le pronom] objet maintenant d'un approfondissement qui en altère sensiblement la signification originelle » (Molho, 1969 : 68) ;

– « le pronom emportant désormais un contenu de représentation inédit » (Molho, 1969 : 70).

Molho voit dans cette transformation de *y*, qui, selon lui, conduit le vocable d'un sens concret, immédiatement repérable – le renvoi à un lieu singulier géographique ou mental, explicite ou implicite –, à un sens « caché en lui », abstrait, général, d'un emploi autonome à un état subduit « sous l'espèce d'un suffixe désinentiel » dans *hay, soy, voy...*,

l'illustration d'une théorie guillaumienne particulièrement séduisante, la *subduction interne* ou *ésotérique*⁶.

La subduction ésotérique est un « mécanisme fondamental », certes, mais fondamentalement diachronique, et je renvoie ici à la « faille » détectée par M.-F. Delpont dans le mécanisme subductif appliqué par Guillaume au verbe *avoir*⁷. Dans le cas de *y* non plus, il n'y a pas de subduction diachronique, mais une coexistence d'emplois en synchronie. Je renvoie également à l'article de J.-C. Chevalier, « De Guillaume à une linguistique du signifiant », où cette méthode de la subduction en synchronie est présentée comme « une invitation à faire des effets de sens reconnus dans les phrases, les états plus ou moins subduits d'un même mot » :

La *subduction exotérique* faisait voir, sous signifiants distincts, des vocables de plus en plus généraux, de plus en plus légers d'information, de plus en plus abstraits ; la *subduction ésotérique* – la *dématérialisation* – mettait en file sous un même signifiant et dans une même synchronie, des états, de plus en plus généralisés, de plus en plus « allégés de matière », de tel ou tel vocable (les verbes voués à l'auxiliarité par exemple). (Chevalier, 1996 : 80)

Dans la description de Molho, on est embarqués sur la même « pente commune » entraînant le linguiste, y compris l'ardent défenseur de l'unité du signe que fut Molho, à poser comme cardinales les relations expérientielles les plus faciles d'accès, les plus concrètes. C'est à cela que s'attache Molho, qui veut voir obstinément dans *y* un renvoi à un lieu singulier, concret, défini. Cette inscription des effets de sens dans le signifié du mot engendre des contradictions, comme celle relevée par Molho lui-même à propos de *ay* :

⁶ « Le terme de subduction désigne un processus de dématérialisation des vocables leur permettant à proportion d'être utilisés au titre de valeurs formelles ou relationnelles. Selon le degré de dématérialisation encouru, on aura une subduction de type exotérique, qui se contente de hiérarchiser les vocables dans une *chronologie notionnelle*, ou bien de type ésotérique, pénétrant l'intérieur même de la notion et faisant perdre au vocable son statut indépendant pour lui conférer de plus en plus un statut de morphème. La subduction affecte les notions qui, au cours d'échanges linguistiques répétés, sont perçues de plus en plus comme idéellement fondamentales, antérieures ou sous-jacentes si l'on veut, par rapport aux autres. » (Douay, Roulland, 1990 : 171)

⁷ « On est passé là d'une représentation diachronique à une représentation synchronique du mécanisme subductif. L'identification opérée entre sens initial et sens plein traduit en fait la correspondance totale qui va être dorénavant posée entre les diverses étapes diachroniques du processus de subduction et les divers types d'emplois possibles synchroniquement. » (Delpont, 1998 : 280)

On est en droit (en effet) de se demander, à la vue de certains cas d'emploi, si dès le XIII^e siècle le pronom *y* n'est pas parvenu, dans la seule forme de présent *AY*, au terme de sa subduction, c'est-à-dire s'il n'y apparaît pas déjà à titre de suffixe désinentiel. *AY* ne serait plus dès lors le résultat d'une enclise [...] mais déjà un vocable indivis. (Molho, 1969 : 75-76)

Cette contradiction n'est rien à côté de celle, plus frappante, qui consiste à faire cohabiter l'idée d'une dématérialisation, d'un allègement de matière, d'une « incomplétude sémantique », avec le signifié tout neuf du mot :

[...] si le pronom *y* fait l'objet d'une subduction, il faut s'attendre à ce qu'il ne signifie plus, par rappel anaphorique, un lieu singulier, mais, dans l'en-dessous de cette représentation, celle d'un avant de ce lieu, qui n'est autre que l'espace, lieu général contenant de tous les lieux particuliers pensables auxquels il préexiste inévitablement. (Molho, 1969 : 72)

D'un côté, donc, *y* serait désormais dématérialisé, par rapport à son « sens plein originel », à son « entière définition » – qui était, je le rappelle, le renvoi à un lieu singulier –, tandis que de l'autre, il gagne en extension conceptuelle en déclarant un *avant*, « un lieu d'espace privilégié et fondamental ». Je ne vois pas, pour ma part, comment articuler l'incomplétude sémantique, la perte de matière, avec cette conception d'un espace privilégié et fondamental.

Molho, lui, voit dans cette extension conceptuelle de *y* une perte sémantique nécessitant

[...] pour pouvoir se maintenir en discours à l'état de mot, qu'il lui soit fait un apport de sémantèse complémentaire par le moyen d'un autre mot auquel il se conjoint. (Molho, 1969 : 71)

Il y a dans cette équation bien connue *forme + matière*, rappel de l'analyse guillaumienne du verbe *avoir*, une contradiction d'autant plus criante que, nous le savons, en particulier grâce à une étude postérieure de Jack Schmidely (1988), *y* ne s'est pas propagé historiquement de *hay* à *soy*, puisque, comme je l'indique en gris dans le tableau, les formes *soy*, *estoy*, *doy*, cohabitent avec *ay* dès les débuts de l'espagnol.

J. Schmidely signale l'existence d'un *soy* et d'un *estoy* dans un manuscrit castillan de la *Primera Crónica General (PCG)* de la fin du XIII^e siècle⁸, également d'un *soy* dans la *General Estoria* (manuscrit du XIII^e s.)⁹, d'un *doy* en 1208 (*DLE* de Menéndez Pidal, doc. n° 249, Medinaceli? Soria, p. 337)¹⁰; enfin de *soy* dans la 2^e moitié du XIII^e siècle :

(10) [...] e destos tres mill maravedis yo, Ruy Garcia, **soy** muy bien pagado de penno e roblo; e destos tres mill maravedis **soy** bien pagado e sovon pasados a mi mano [...] (*Documentación de la Catedral de Burgos, 1254-1293*)

Et il conclue ainsi :

[...] tenemos ya siete testimonios que parece difícil rechazar y que nos permiten sacar tres conclusiones –se puede adelantar la primera aparición de *soy*, proponiendo el siglo XIII en vez del XIV; –no es nada seguro que *soy* haya precedido a *doy*, *estoy*, y *voy*; por ahora la mayor antigüedad testificada corresponde a *doy*; –en ninguno de los siete casos observados y tiene valor locativo patente. (Schmidely, 1988 : 613-614)

Il n'y a donc pas de y « premier » historiquement, anaphorique d'un lieu singulier, suivi d'un second y à l'état de morphème, anaphorique de l'espace général. Pas plus qu'il n'y a de y plein ni de y allégé.

2. « Linguistique de la référentialité »¹¹

⁸ « [...] puedo presentar los ejemplos que además, si se cree a Menéndez Pidal, se sitúan en una parte (cap. 952) que procede del manuscrito E de finales del siglo XIII: "Agora, loado sea a Dios, soy sennor desta çibdat et a ninguno non devo sennorio sinon al rey Don Alfonso mio sennor natural; que querria que el sopiesse agora en commo esta Valencia et el estado de mi cuerpo, ca vos digo verdat que en los protemerros dias de mi vida estoy como non he a bevir mas de estos treynta dias. E desto so muy çierto"».

⁹ « [...] mandadero soy del rey alexandre que me envio a ti [...] ».

¹⁰ « Ego Donoro, filia del alcayath, doj la heredat desteras toda [...] ».

¹¹ Emprunté à J.-C. Chevalier, lequel dans son article, « Un nouveau passage du Nord-ouest (de la *Langue* au *Discours*, du *sémiotique* au *sémantique*) », après avoir montré la polyréférentialité du signifiant *bureau*, ses trois capacités référentielles (C, C', C''), nous met en garde face à une certaine approche linguistique : « Toute linguistique insoucieuse du signifiant se contente de ces trois savoirs C, C' et C''. Elle les distingue, bien ou mal ; elle les confond, parfois ou souvent. Plusieurs de ses difficultés ont leur origine dans cette confusion ou ce démêlement incertain. Elle se regarde elle-même comme une linguistique du signifié, comme une linguistique sémantique. Elle se donne pour telle. Elle n'est qu'une linguistique de la référentialité. » (Chevalier, 1985 : 347)

Cela s'appelle *subduction interne* chez Molho mais l'on aboutit finalement à la même conclusion que dans les études espagnoles, y compris les plus récentes, à savoir qu'il y aurait deux *y* : tout d'abord un *y* adverbe de lieu déictique, autonome, renvoyant à l'expression d'un lieu concret, avec lequel il est co-référentiel (voir M. Molho), puis un autre *y*, affaibli dans sa capacité déictique, définitivement « grammaticalisé ».

Ces études espagnoles récentes qui se situent dans la perspective de la théorie fonctionnelle, assimilent *y* aux déictiques car dans certains emplois il peuvent commuter¹². Cette méthode nous semble déjà très criticable, et je renvoie à ce sujet à l'article de J.-C. Chevalier et de M.-F. Delpont, « Du bon usage de la commutation »¹³.

Également très criticable, la conception des déictiques qui sous-tend toutes ces études :

– Carlos Sánchez Lancis qualifiant *y* et *ende* : « Estos adverbios pronominales no poseen un significado constante, ya que, al tratarse de deícticos, dirigen su señalación hacia la situación (la realidad extralingüística) » (Sánchez Lancis, 1992 : 385).

– Dans la même veine, le parti-pris de l'une de ses doctorantes, Mónica Velando Casanova dans l'article intitulé « Algunas consideraciones en torno al adverbio *hy* en castellano medieval » :

Si bien en un principio presenta un funcionamiento y significado espacial, adquiere en el discurso, en ciertas ocasiones, toda una serie de valores temporales, demostrativos e, incluso, conectivos (en el caso de *des hy*), fruto de su naturaleza deíctica, de un significado condicionado por el contexto lingüístico o extralingüístico. (Velando Casanova, 2002 : 35)

Ici, la confusion, récurrente, entre référence et signifié est patente. Elle mérite une mise au clair qui concerne *y* mais aussi *ende*.

¹² ...ou bien aux pronoms comme chez Carbonero Cano (1979 : 14-15), lequel souligne la « semejanza entre el tradicional pronombre y las categorías deícticas » : « Si la deíxis se manifiesta como un valor de significación ocasional en la mayoría de los casos, el "pronombre", por funcionar precisamente en "sustitución" de otros elementos manifiesta esa misma ocasionalidad de significados ».

¹³ On ne peut reprendre ici la totalité du raisonnement mais on retiendra que la possibilité pour deux signifiants de commuter dans un même énoncé ne nous autorise absolument pas à tirer des conclusions sur leur équivalence ~ différence de contenu : « La commutation est fonction, par conséquent, de ce que permet de construire le segment du monde considéré. En aucune manière elle ne permet de comparer X et Y, de comparer leurs contenus. Ces contenus sont toujours distincts. Dans le système linguistique auquel X et Y appartiennent, X et Y sont des unités discrètes ; elles ne partagent rien. Ce qu'à tort on leur imagine commun se trouve dans le monde, dans les segments du monde auxquels X et Y permettent de faire référence. Ou, mieux, dans ce que l'esprit peut construire à partir des segments du monde. » (Chevalier, Delpont, 1998 : 116)

Il est vrai, comme le signale Jean Cervoni dans le chapitre de son ouvrage, *L'énonciation*, consacré à la *deixis*, qu'« il est impossible d'attribuer un référent précis à ces mots si l'on ne connaît pas (en tant qu'interlocuteur ou que témoin, ou encore par des informations indépendantes de l'interlocution elle-même) les actants et le cadre spatio-temporel de l'énonciation » (Cervoni, 1987 : 27). Quand bien même l'on considèrerait, à tort, ces particules comme des « déictiques », il n'en demeure pas moins que *ende*, comme *y*, et comme les prépositions, sont des symboles, et à ce titre, sont « dotés d'une signification conventionnelle, comme tous les autres signes de la langue » (Cervoni, 1987 : 28).

Ainsi, donc, chez C. Sánchez Lancis (2002 : 47-59), spécialiste émergent de *y* et de *ende* en Espagne aujourd'hui, *y* est tout d'abord « adverbio pronominal locativo espacial » puis, vidé de sa substance, lui qui n'en avait déjà pas beaucoup (!), il devient alors « refuerzo impersonal ». Les emplois de *y* se distribuent entre « valor independiente »/ « valor impersonal », avec les statistiques suivantes du *Cid* à la *Celestina*.

Cid : 69/3 ; *Milagros* 23/0 ; *General Estoria* 94/9 ; *Lucanor* 76/13 ; *Buen Amor* 36/42 ; *Corbacho* 0/118 ; *Celestina* 1/100.

De ce relevé, C. Sánchez Lancis tire la conclusion suivante :

Estos datos dan cuenta de la progresiva disminución del uso de *y* con valor déictico adverbial a lo largo de todo el español medieval frente al constante aumento de su utilización como refuerzo impersonal. (Sánchez Lancis, 2002 : 52)

Ces statistiques nous confortent, nous, dans l'idée que cette double capacité référentielle s'observe en synchronie « a lo largo de todo el español medieval », et comme chez Molho, on inscrit ici cette prétendue évolution dans le signifié du vocable :

Su definitiva gramaticalización al unirse a la forma impersonal del verbo *haber* coincide plenamente con su desaparición en los textos. (Sánchez Lancis, 2002 : 56)

Cette *grammaticalisation*, qui n'est pas sans rappeler l' « incomplétude sémantique » de Molho, n'est pas nouvelle ; Sánchez Lancis la reprend d'A. Meilán García¹⁴ :

No se trataría de un sintagma adverbial sino de un elemento dependiente (« morfema adverbial ») que se fue gramaticalizando, es decir vaciando de significado, hasta fundirse gráficamente con el verbo *haber* para señalar un valor meramente « impersonalizador ». (Sánchez Lancis, 2002 : 51)

– Enfin, la récente *Sintaxis histórica del español* (2006), de Concepción Company Company, rend compte également de cette évolution de *y* : dans un premier temps, *y* fait partie de la grande famille des « adverbios locativos deícticos demostrativos y pronominales »¹⁵, puis, dans un second temps, il perd de sa « valeur déictique » (« debilitamiento deíctico ») :

Queda, como es sabido, completamente gramaticalizado, y ya totalmente opacado en cuanto a su valor deíctico, en la forma verbal *hay*. (Company Company, 2006: 1304)

Là encore, c'est parce qu'on veut à tout prix lier *y* à l'expression d'un lieu concret, visible, et voir en lui, dans un premier temps, un adverbe déictique et autonome, que l'on retient, dans un second temps qu'il s'opacifie et perd de sa capacité déictique, de sa substance, en même temps qu'il perd son autonomie syntaxique.

On a vu, chez Molho, à quoi nous conduit le mécanisme de la subduction appliqué en synchronie. L'erreur, ici comme ailleurs, consiste à vouloir faire absolument de *y* un déictique, parce que dans les énoncés il a effectivement un lien avec un segment de phrase renvoyant à la situation d'énonciation, et de façon plus large, avec les coordonnées spatio-temporelles de l'énoncé.

Dans la grammaire historique de Company Company, pour justifier sa disparition, on commence par poser que *y*, comme *ende*, est déictique, pour observer, l'instant d'après,

¹⁴ Voir A. Meilán García, 1988, « *Y < ibi en castellano medieval, ¿sintagma o morfema ?* », *Verba* 15, p. 421-432 et 1991, *La oración simple en la prosa castellana del siglo XV*, Oviedo, Departamento de Filología Española de la universidad de Oviedo.

¹⁵ « En cuanto a *y*, es el adverbio locativo más frecuente en español medieval, hasta que desaparece, siendo sustituido en muchos de sus usos por *allí*. » (Company Company, 2006: 1304)

que son comportement syntaxique diffère de celui des déictiques¹⁶, notamment par sa capacité à renvoyer à un segment du discours avec lequel il est co-référentiel¹⁷.

Muchas contrucciones con *y* parecen mostrar un comportamiento similar, al coexistir en la misma oración con frases locativas correferenciales antepuestas o pospuestas al complejo predicativo:

(11) Que **enel castiello** non **y** avrie morada [*Cid*, 525]

(12) **En San Pero de Cardena y** nos cante el gallo [*Cid*, 209]

(13) Aguijo myo Çid, yvas caba delant,
Y ffinco en un poyo que es sobre Mont Real [*Cid*, 863]

(14) E como venia cansado e lazrado de fanbre, metiose en una hermita que fallo **y cerca de la çibdat**, syn puertas [*Zifar*, 28.3]

(15) **Do son muchos dineros, y** es mucha nobleza, [*LBA*, 508d]

(16) E despues que llego a **Logroño** descubriolo, e fue **y** resçebido mucho onrradamente de don Ferrando [*Zifar*, 4.24] (Company Company, 2006 : 1310)

Là où Molho trouvait appui à sa théorie d'un sens initial de *y* avant le sens subduit, ici, on établit la preuve que dès le départ, face à *allí*, et, en général, à la série des déictiques indéclinables dits « forts », dits « vrais » – « allí was a true deictic » ; « the stronger deictic alli » –, *y* est un déictique faible, « un recurso anafórico débil utilizado para referentes locales altamente accesibles o de alta topicalidad » (Company Company, 2006 : 1313).

Les études espagnoles cherchent à replacer la disparition de *y* dans le cadre d'une évolution générale, celle des bouleversements morphosyntaxiques de l'espagnol préclasique. C'est une bonne chose. Mais, l'adoption d'une méthode consistant à assimiler *y* aux déictiques – ou *y* aux pronoms clitiques¹⁸ –, puis à les dissimiler, aboutit à des conclusions qui nous semblent inacceptables.

La méthode d'approche de ces études consiste à décrire la capacité référentielle des vocables, ce qui en soi n'a rien de répréhensible si elles ne prétendaient pas toucher là le

¹⁶ « [...] los adverbios *y*, *ende* no presentan las mismas características sintácticas que los restantes adverbios déicticos [...] » (Company Company, 2006 : 1308).

¹⁷ Estas propiedades sintácticas, tan diferentes de las de los otros adverbios déicticos, han llevado a algunos autores a relacionar la sintaxis de los adverbios *y*, *ende*, con la de los pronombres átonos. (Company Company, 2006 : 1309)

¹⁸ Voir en particulier l'analyse très discutable de Dieter Wanner, « La pérdida del clítico adverbial *y* en castellano » (2001: 1-28).

contenu sémantique, la signification « profonde » des formes décrites. L'emploi de termes et de tournures tels que « dislocación » « interpretación de doble acceso » que l'on rencontre dans la description du verbe, ou, dans le cas de *y*, notamment, « gramaticalización », « opacificación », est, à cet égard, tout à fait significatif. En outre, cette méthode qui fait fi de l'unicité du signe linguistique, débouche sur une grande confusion entre catégories grammaticales, notions et types de repérage : adverbe, pronom, clitique, signifié, référent, syntaxe, deixis, anaphore...

Molho, lui, voulait rendre compte de la sémiologie des verbes dits d'existence, sans se préoccuper des raisons de la disparition de *y* en tant qu'adverbe autonome anaphorique d'un lieu singulier. Cherchant à illustrer la théorie de la subduction interne, seul le devenir, résultat de la subduction, le *y* subduit, l'intéresse. Il faut, effectivement, pouvoir rendre compte de cette sémiologie remarquable *hay, soy, estoy, voy, doy*, mais en écartant au préalable la subduction interne en synchronie, consistant à passer d'un sens plein à un sens dématérialisé, méthode guillaumienne pour articuler l'unicité du signe et la multiplicité des capacités discursives observables.¹⁹

3. Linguistique du signifiant

3.1 Contenu de représentation

On s'en tiendra donc, encore une fois, au signifiant, *y*, et l'on s'éloignera des « horizons chéris du concret »²⁰ pour postuler que dès les débuts de l'espagnol, et encore aujourd'hui, *y* déclare l'espace dans sa plus grande généralité conceptuelle. *Y* ne renvoie pas par rappel anaphorique, comme le pensait Molho, à cet espace général conçu comme un *avant* de tous les lieux particuliers, *y* signifie une idée extrêmement générale : le

¹⁹ Il est à cet égard fort intéressant de constater que parfois guillaumisme et fonctionnalisme font bon ménage, puisque dans le dernier numéro de la revue de la SILF (Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle), *La linguistique*, Colette Feuillard reprend la démonstration de G. Guillaume sur les auxiliaires français *être* et *avoir*, dans un article intitulé « Grammaticalisation et synchronie dynamique » (Feuillard, 2007 : 3-27).

²⁰ « La théorie, les théories sont, chez les linguistes, l'objet d'une grande défiance. Ils y voient un penchant, par eux blâmé souvent, à se jeter dans l'abstrait, et du même coup à quitter les horizons chéris du concret d'où l'inquiétude scientifique est bannie. Ils perdent de vue que le concret se voit, mais ne se comprend pas. » (Guillaume, 1973 : 79)

concept d'espace. Ce contenu de représentation aussi abstrait, aussi général soit-il, va, comme pour tout mot, s'accompagner d'une certaine capacité d'emploi ²¹, et dans le cas de *y*, les instructions sont à la mesure de son signifiant et de son signifié : extrêmement légères.

Y pose l'idée d'espace et rien de plus. Dans le discours, soit ni le co-texte ni le contexte n'offrent de lieu particulier qui puisse être identifié à *y* – *y* reste alors non identifié, comme dans *hay* –, soit un lieu (réel ou pas) est évoqué avant ou après et, si cette mise en relation participe à la construction du sens phrastique, *y* est identifié à ce lieu singulier. Ce travail de recherche, d'identification avec un lieu singulier, incombe à l'allocutaire. Celui-ci, doté de compétences, et partant du principe que les éléments combinés font sens ensemble, cherchera à quoi correspond cette idée d'espace dans la situation, dans le discours particuliers, cherchera à remplir, à quoi rattacher *y*, à répondre à cet « appel d'offre ». Parfois, *y* ne sera associé à aucun lieu singulier, il ne dira alors que l'idée d'espace.

Cette tension entre l'Espace le plus général, le plus abstrait et, par opposition, le lieu le plus particulier, le plus concret, prévue en langue dans la sémantèse du vocable, a pour conséquence, dans le discours, une certaine relation. C'est ainsi que *y* va, parfois, « créer du lien » dans le discours, qu'il va participer à la construction du sens linguistique. *Y* déclarant le champ d'application le plus général qui soit, invariable, préexistant notionnellement, va être tout naturellement l'instrument d'une mise en rapport avec le champ d'application le plus particulier, le plus singulier, le plus défini, le plus variable qui soit : celui dont il est question dans le discours. L'espace théorique préexistant notionnellement, indivis, conçu comme un *fundamentum*, sera mis en relation, éventuellement, dans le discours, avec un lieu singulier.

Et c'est ici que se situe, me semble-t-il, l'origine du méli-mélo entre les catégories et notions qui sont associées inmanquablement à *y* : la seule instruction de *y* étant qu'il faut chercher un lieu, toute sorte de segments du discours vont être sollicités, d'où l'impression que *y* est un pronom, un adverbe, un déictique... Nous le savons : plus l'instrument est général, abstrait – et cette hiérarchie entre les mots existe, elle est le produit d'une

²¹ « Un mot qui est un sémantème ne contient pas seulement des indications relatives à sa signification fondamentale : il contient en outre des indications relatives à l'emploi auquel il se destine, à celui, plus ou moins limité, qu'il prévoit pour lui-même, et c'est dans le champ de cette prévision que le mot se délimite et détermine son espèce. » (Guillaume, 1973 : 201-202)

subduction exotérique –, moins la langue donne d'instructions, plus le discours est sollicité.

3.2 Observation des faits

Au sein du discours, *y* est le plus souvent identifié au cadre particulier où se déploie un événement. On tient là l'origine du lien privilégié entre *y* et le verbe. L'événement est, le plus souvent, déclaré par un verbe, lequel, par la représentation mentale qu'il abrite, apportera un contexte spatial, géographique, temporel ou notionnel, particulier.

3.2.1 L'information sur ce lieu singulier est très souvent livrée au sein de l'énoncé par un segment de discours faisant référence à un lieu, un espace, quelle qu'en soit sa nature.

– Un lieu géographique : exemples (1), (5), (11), (12), (13), (14) et (15).

– Un lieu « mental » : exemples (2), (3), (15).

C'est cette identification avec des circonstances évoquées dans le discours, ici textuelles, qui encourage l'analyse, disons traditionnelle, à poser que *y* est « anaphorique ». Le lieu singulier identifié à *y* est repéré par l'allocutaire dans le discours, dans le contexte linguistique ; il s'agit donc d'un lien textuel que l'on nommera *anaphore* dans la terminologie de Bühler (1934), *endophore* dans le cadre théorique de Halliday et Hasan (1976), et celui de Joly (1987), à ceci près que Joly distingue un « avant anaphorique » d'un « après cataphorique » en fonction de la place de la particule par rapport à son référent textuel²².

Rattacher *y* à des lieux singuliers du discours relève de la compétence de l'allocutaire. Dans les exemples cités, (1) « Castiella », (2) « en el dicho libro de los estados », (5) « una huerta », (11) « enel castiello », etc., ces segments du discours font référence, eux, dans le monde des choses, à un espace singulier, défini, délimité, mais *y* en aucun cas. Comme nous l'avons vu précédemment, les études espagnoles, cherchant elles

²² Pour une mise au clair de ces différentes approches et notions, je renvoie à l'article de Dairine O' Kelly, « Le problème de "l'anaphore sans antécédent" » (O'Kelly, 2001).

aussi à quoi se rattache *y*, se situent uniquement dans cette compétence, tout en prétendant toucher au signifié. Elles en arrivent à assimiler *y* et ce qui, dans le discours, occasionnellement, va lui être rattaché ; plus grave, elles déduisent que, référentiellement parlant, *y* est plus pauvre (plus faible) que son « antécédent », puisqu'il ne peut être interprété sans cet antécédent, cette vision de l'anaphore étant globalement bien répandue dans la tradition linguistique de part et d'autres des Pyrénées. Dans les deux cas, c'est ne pas voir que *y* crée du lien non pas parce qu'il renvoie à un lieu singulier, mais parce que son signifié dit un concept, l'idée d'espace.

Dans l'exemple (1), *y* ne renvoie pas à un lieu singulier avec lequel il est co-référentiel, comme l'analyse M. Molho : « Castiella » fait référence à un lieu singulier, *y* non. *Y* et *castiella* ne sont pas co-référentiels, ils sont simplement mis en relation par l'allocutaire²³. Pas de co-référentialité non plus dans les exemples de C. Company Company, encore moins de référenciation « forte » – celle des déictiques – contre une référenciation « faible », celle de *y*.

3.2.2 L'information sur le lieu particulier où se déploie l'événement peut être apportée par la situation extra-linguistique, le contexte situationnel.

Revenons sur l'exemple (4).

(4) Fuese a casa de la dueña, dixo:
¿Quién mora aquí? / Respondiole la madre
¿Quién es que llama Y? (*Buen Amor*, S 824ab)

Ici, l'information reste dans l'implicite : *qui frappe là, à cet endroit précis, à la porte*. Voilà le lieu singulier, qu'ici, l'allocutaire rattache à *y*.

²³ On réfutera également la présentation des « Emplois de *y* » dans la thèse d'Amélie Piel (Piel, 2004 : 224-225), où il est dit que « *Y* renvoie à l'expression d'un lieu concret avec lequel il est co-référentiel ».

Dans l'analyse traditionnelle, on fait de ce lieu singulier le référent de *y*, et partant, de *y* un « déictique » doté d'un rôle signalétique servant une *deixis ad oculus* comme l'a définie Bühler, ou *exophore* chez Halliday et Hasan (par opposition à l'*endophore*)²⁴.

Faire cette assimilation, c'est encore ne voir dans *y* que la situation particulière, ici extra-linguistique qui lui est rattachée par l'allocutaire. C'est encore rester au niveau de la compétence et charger le signifié de *y* d'éléments contextuels. C'est le piège que nous tendent les signes linguistiques déictiques, comme les définit Dairine O'Kelly :

Ces signes linguistiques, qui sont donc des *indices d'orientation*, sont reliés non seulement à l'ancrage spatio-temporel du *locuteur* en tant qu'émetteur du message linguistique, mais aussi à celui qui est le destinataire de ce message, l'*allocutaire*.²⁵

Faire de *y* un déictique revient à faire du locuteur le centre du repérage proposé par *y*, alors qu'il n'en est rien. Le locuteur est bien au centre d'un système de repérage, celui permis par les « particules épidéictiques », et je renvoie à ce sujet aux hypothèses tout à fait convaincantes de la thèse d'Amélie Piel (2004). Avec les déictiques, *aquí*, *allí*, c'est le locuteur qui sert de filtre contrastif pour référer à un espace singulier : « le critère de sélection entre *aquí* et *allí* est le choix du locuteur d'exprimer un lieu construit ou pas autour de la personne du locuteur » (Piel, 2004 : 230).

Il n'est alors pas étonnant que se produise une sorte de télescopage, au niveau fonctionnel, entre *y* d'un côté, et les particules déictiques de l'autre. Télescopage ne veut pas dire « équivalent », encore moins « remplacement ». L'opération de référenciation n'est pas la même qu'avec les déictiques : pour référer à un lieu singulier, les déictiques offrent un repérage immédiat, direct, c'est-à-dire directement lié à la figure du locuteur. *Y* propose un autre type de repérage pour l'expression d'un espace singulier : un repérage indirect passant au préalable par la notion abstraite d'espace. Qu'il s'agisse d'un segment du discours faisant référence à un lieu singulier, ou, d'une information extra-linguistique – que ce lieu singulier soit de nature géographique, temporelle ou notionnelle –, ils sont aussi repérés par rapport à un filtre mais qui est, dans le cas de *y*, un concept : l'idée d'espace.

²⁴ *Exophore* également chez Joly qui distingue une *exophore mémorielle* (avant) d'une *exophore a-mémorielle* (après).

²⁵ Voir D. O'Kelly, *op. cit.*, p. 6.

Au sein de la phrase, l'allocutaire rapporte un lieu singulier à l'idée d'espace par contraste, par filtre, mais ce filtre n'est pas la personne du *moi*, c'est un concept.

On aurait donc en espagnol médiéval deux types de repérage pour l'expression de l'espace comme il en existe pour le temps verbal. Rappelons l'opposition, pour le temps verbal, entre un repérage direct, immédiat, sur l'axe du locuteur, traduit sémiologiquement par les formes actualisantes, déictiques ; et un repérage indirect, médiat, traduit sémiologiquement par les formes verbales inactualisantes. De même, on aurait pour saisir le champ d'application d'un événement : – un repérage direct, immédiat, déictique, autour de la figure du locuteur (la série des déictiques) ; – un repérage indirect passant par la conception d'un « espace mental non expérimental auquel tout phénomène pourra être référé »²⁶.

Ces deux types de repérage coexistent, on le sait, tout au long du Moyen-Âge²⁷.

3.2.3 *Hay, soy, estoy, voy, doy*

Si notre hypothèse sur *y* tient, on verra dans certain rapprochement une conséquence du signifié de *y*, un voisinage pour cause de compatibilité. C'est bien parce que son signifié est extrêmement général que *y* peut se rattacher à certaines formes verbales, à commencer par *aver*.

Il y a là une affinité radicale : de même que l'existence est, dans la hiérarchie sémasiologique des idées verbales, le *fundamentum* de toutes les notions concevables, le présent apparaît être le *fundamentum* de la construction du temps. (Molho, 1969 : 83)

²⁶ « La reconnaissance du fait que l'espace est le lieu de toute espèce de phénomène se déroulant dans le temps, amène à reconstruire un espace mental, non expérimental, auquel tout phénomène pourra être référé. » G. Moignet, 1981, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, p. 207.

²⁷ Je renvoie ici à l'ensemble de mes travaux sur *ende*, et en particulier à ma dernière étude, « Syntaxe et *deixis* en espagnol ancien » (Le Tallec-Lloret, 2007).

Molho voit dans ce principe la cause du rapprochement entre *y* « porté par subduction à l'état de morphème suffixal » et l'indicatif présent du verbe unipersonnel *aver*. Dans la hiérarchie des verbes, il va de soi que celui qui pose fondamentalement l'existence, va induire inmanquablement l'inscription de cette existence dans un certain espace. Et dans les emplois de ce verbe, il va encore plus de soi, que le présent unipersonnel suppose obligatoirement un champ d'occupation.

À l'idée d'existence signifiée par *aver*, *y* assigne, dès le départ et constamment, l'idée la plus générale qui soit, éventuellement rattachée à un lieu singulier par l'allocutaire. Le rapprochement entre *ha* et *y* ne pose, à vrai dire, aucun problème que nous n'ayons évoqué plus haut. Le lieu particulier, où se déploie l'événement évoqué dans l'acte de langage, pourra prendre également, en théorie, deux modalités : ou bien être déclaré par un segment du discours, ou bien rester implicite dans « l'arrière-plan de la pensée ».

Ce que l'on observe dans la pratique, c'est que, dès les débuts de l'espagnol, la tendance avec *hay* est de laisser dans l'implicite ce lieu singulier qui vient s'identifier à l'espace théorique et conceptuel : *y* ne dit donc que l'idée d'espace. C'est bien ce qu'observe Molho dans le *Cid* (ex. 7 : « le lieu de référence est celui même qu'occupent le locuteur et ceux qui l'entourent »). L'exemple (8) fonctionne de la même façon : « parmi ceux qui sont de bon lignage ». C'est cette tendance à laisser dans l'implicite le lieu particulier qui trouble Molho et l'amène à s'interroger :

On est en droit (en effet) de se demander, à la vue de certains cas d'emploi, si dès le XIII^e siècle le pronom *y* n'est pas parvenu, dans la seule forme de présent AY, au terme de sa subduction, c'est-à-dire s'il n'y apparaît pas déjà à titre de suffixe désinentiel. AY ne serait plus dès lors le résultat d'une enclise [...] mais déjà un vocable indivis.
(Molho, 1969 : 75-76)

C'est cet implicite, encore, qui l'amène à voir dans *ay* « observable dès les plus anciens monuments de la langue », une forme vouée à « une évolution particulière ». Mais cette tendance à laisser dans l'implicite le lieu singulier auquel rattacher *y*, et à créer, ce

faisant, l'impression (la bonne) que *y* ne déclare que l'espace le plus général qui soit, n'exclut pas l'autre possibilité, celle où l'allocutaire relie *y* à un lieu singulier²⁸.

Nous l'avons vu, *y* permet à l'allocutaire de créer, éventuellement, du lien, dans le discours ; il n'y a donc rien d'étonnant, au vu du contenu de représentation qu'il emporte, à ce qu'il se rapproche de tout verbe, et dans cette série, de *aver*, déclarateur d'existence, à ceci près que de cette combinaison surgit visiblement chez le locuteur médiéval, au niveau de sa « compétence », l'idée que le champ singulier où se déploie l'événement peut le plus souvent rester implicite avec *aver* unipersonnel.

Ce sont les mêmes principes qui président au rapprochement de *y* avec les autres verbes fondamentaux, et ce dès les débuts de l'espagnol. Comme nous l'avons signalé dans la première partie de cette étude – avec à l'appui les données de J. Schmidely – il n'y a pas de *transitus* de *hay* à *soy*, ni passage à justifier entre les deux rangs personnels²⁹. Dans les formes de présent des verbes fondamentaux *so*, *esto*, *vo* et *do*, s'ajoute un autre élément expliquant que les locuteurs aient ressenti une compatibilité avec *y* : la personne du moi³⁰. Quoi de plus lié à un lieu singulier que le *yo* ? Et en même temps, on comprendra qu'avec ces formes de la personne du *moi*, l'espace singulier leur est tellement consubstantiel qu'il peut rester dans l'implicite, dans ce que Molho appelle « l'arrière-plan de la pensée ». C'est ce qu'observe Schmidely dans ces 7 fameuses occurrences : « En ninguno de los 7 casos observados *y* tiene valor locativo patente » (Schmidely, 1988 : 613-614).

Conclusion

Contrairement à ce que postulait M. Molho, *y* ne déclare pas l'espace général à partir du milieu du XIII^e siècle. *Y* dit de bout en bout une idée très générale, l'idée d'espace. M. Molho pouvait donc faire l'économie du renvoi au lieu singulier et de la subduction interne

²⁸ Molho le signale dans la *Fazienda* : « [...] es clamade toda aquella tierra Ydumera. [...] e A Y una agua que a nonbre Fructa [...] e A un castiello que a nonbre Naanian. (*Fazienda de Ultra Mar*, 116) », (Molho, 1969 : 67) ; et « sous la plume scrupuleuse d'un Don Juan Manuel : Otrosi en Cartagena AY una laguna cerca de la villa, e non HA sienpre agua en ella. mas quando HA Y agua, estan muchas gruas (*Libro de la Caza*, 72) » (Molho, 1969 : 68).

²⁹ Molho parle de « transfert analogique » de *hay* à *soy* : « [...] le transfert à la personne première d'un suffixe d'abord attribué à une personne troisième » (Molho, 1969 : 86) ; c'est sur ce point que porte l'autre critique majeure de Schmidely.

³⁰ On voit dans les rapprochements *aqu + i*, *all + i*, tels que les a décrits Amélie Piel (2006), la même affinité entre l'espace général et le lieu particulier repéré autour de la figure du locuteur.

en synchronie. Nous en proposons une autre, ici, pour y : celle de la subduction interne en diachronie. Il est aisé d'observer que les langues changent et l'on aimerait établir encore et encore que la signification des mots change elle aussi. Cet attrait pour la « nouveauté » en linguistique diachronique n'a d'égal que l'attrait pour la multiplicité des emplois en linguistique synchronique. Ce ne sont là que les deux versants d'une même tendance : lester le mot indûment en inscrivant dans sa signification profonde les changements perceptibles dans ce qui relève de la compétence du sujet parlant.

Le mode de repérage qui prévaut à la fin du Moyen-Âge est celui qui place en son centre le locuteur : le sous-système des déictiques. C'est bien une certaine façon de repérer un lieu singulier qui prévaut sur une autre. Le mode d'emploi de y évolue, c'est indéniable – il est de moins en moins associé à un lieu singulier dans le discours –, mais cette nouveauté-là n'autorise pas à penser que y est un autre.

Bibliographie

Carbonero Cano, P., 1979, *Deixis espacial y temporal en el sistema lingüístico*, Publicaciones de la Universidad de Sevilla.

Cervoni, J., 1987, *L'énonciation*, Paris, PUF.

Chevalier, J.-C.,

– 1996, « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, vol. 33, XVII, p. 77-92.

– 1985, « Un nouveau passage du Nord-Ouest (De la *Langue* au *Discours*, du *sémiotique* au *sémantique*), *Bulletin hispanique*, t. LXXXVII, n°3-4, p. 337-361.

Chevalier, J.-C., et Delpont, M.-F., 1998, « Du bon usage de la commutation », *Estudios en honor del Profesor Josse De Kock*, reunidos por N. Delbecque y C. De Paepe, Leuven University Press, p. 111-132.

Company Company, C. (Dir.), 2006, *Sintaxis histórica de la lengua española, Primera parte: La frase verbal*, 2 vols., México, FCE, UNAM.

Delpont, M.-F., 1998, « Diachronie et synchronie. Le problème de la subduction », *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, D. Leeman, A., Boone éd. et alii, Paris, L'Harmattan, p. 277-289.

Douay, C. et Roulland, D., 1990, *Les mots de Gustave Guillaume*, Presses Universitaires de Rennes.

Feuillard, C., 2007, « Grammaticalisation et synchronie dynamique », *La Linguistique*, vol. 43, 1, Paris, PUF, p. 3-27.

Guillaume, G., 1973, *Principes de linguistique théorique*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, Klincksieck, Paris.

Le Tallec-Lloret, G., « Syntaxe et *deixis* en espagnol médiéval », in Alexandre Veiga, María Isabel González Rey (éds.), *La diversité linguistique, Actes du XXXI^e colloque de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle* (Lugo, 11-15 sept 2007), Lugo, Axac, 2008, p. 289-294.

Molho, M., 1969, « *SOY, ESTOY, VOY, DOY* – Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *Linguistique et langage*, Bordeaux, éd. Ducros, p. 57-96.

O' Kelly, D., 2001, « Le problème de "l'anaphore sans antécédent" », *Cycnos*, vol. 18, n° 2, mis en ligne le 15 juillet 2004, 14 p., URL : <http://revel.unice.fr/cycnos/document.html?id=42>

Piel, A., 2004, *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique*, Thèse de Doctorat Université de Paris 4-Sorbonne (Dir. M.-F. Delpont).

Sánchez Lancis, C.,

– 2002, « Sobre la pérdida del adverbio medieval *y* en español preclásico », in Alexandre Veiga-Mercedes Suárez Fernández (eds.), *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Madrid, Iberoamericana-Vervuet, p. 47-59.

– 1992, « Conexiones entre el sistema déictico espacial y el sistema déictico temporal en español medieval », *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas*, A Coruña, Fundación Pedro Barrié de la Maza, Conde de Fenosa, V, p. 385-396.

Schmidely, J., 1988, « La -y de *doy, estoy, soy, voy* », Ariza M., Salvador A., Viudas A. (eds), *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española (Cáceres, 1987)*, Madrid, Arco/Libros, p. 611-619.

Velando Casanova, M., 2002, « Algunas consideraciones en torno al adverbio *hy* en castellano medieval », in A. Veiga et M. Suárez Fernández (eds.), *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Madrid, Iberoamericana-Vervuet, p. 35-45.

Wanner, D., 2001, « La pérdida del clítico adverbial y en castellano », *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica*, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, p. 1-28.